

La France comme personne *Roman familial et imaginaire de la nation*

ANDRÉ JOB
É. d. U. François Rabelais - Tours

L'Angleterre est un empire ; l'Allemagne un pays,
une race : La France est une personne.

MICHELET

PROBLEMATIQUE : LES RAISONS D'UN TEL QUESTIONNEMENT

Le travail réalisé dans ma thèse consacrée à Giraudoux m'a confronté plus d'une fois à la très polémique « francité » de cet auteur¹ et m'a convaincu que l'imaginaire littéraire de la nation restait un terrain relativement vierge. L'anthropologie nous a montré comment l'imaginaire collectif se nourrissait de mythes d'origine et de fondation, l'idée de nation a fait l'objet d'une réflexion historique, politique et sociale, des études sociologiques ont pu être consacrées au sentiment national, mais le parcours d'abord intime effectué par les écrivains les plus enclins à fantasmer cet objet affectif, notamment depuis la Révolution, reste à interroger.

Je suis également parti du constat qu'il y avait là, pour un regard étranger, une marque spécifiquement française : celle d'une réalité sensible prétendument vouée à l'universel, dont l'importance est peut-être à mettre en relation avec le statut institutionnel reconnu dans notre pays à la littérature, enjeu ô combien national. Périodiquement, des universitaires étrangers, à la fois fascinés et irrités par cette spécificité, en dénoncent, parfois avec une animosité insistante, les soubassements fantasmatiques (il suffira de mentionner le livre de Jeffrey

¹ Je renvoie à la conclusion de mon ouvrage *Giraudoux Narcisse, genèse d'une écriture romanesque*, Presses universitaires du Mirail, collection « Cribles », Toulouse, 1998 et à mon article « Giraudoux et le corps fantasmé de la nation », in *Cahiers Jean Giraudoux* N°18, Grasset, 1989, pp.137-150.

Mehlman, *Legs de l'antisémitisme en France*, Denoël, 1984). La France est une personne, et la France n'est comme personne.

Il m'a semblé que la notion de narcissisme, conçue de façon dynamique en tant qu'elle est le support des projections esthétiques et idéologiques (ma dette est ici patente à l'égard des travaux de Julia Kristeva), pouvait rendre compte d'un certain nombre d'œuvres participant pleinement de cette « francité » et ayant contribué à en élaborer les marques.

Il s'agira donc de poser les bases d'un travail de sémiotique littéraire qui devra se garder de toute généralisation hâtive — il restera essentiellement fondé sur l'analyse de textes singuliers —, mais qui ne pourra ignorer l'existence d'un point de croisement entre les déterminations historiques et collectives, les blessures narcissiques individuelles et les représentations esthétiques particulières qui en dérivent. Avis à l'interdisciplinarité.

DEFINITION D'UN OBJET

La « patrie » dit au genre féminin l'inscription dans la filiation paternelle. Comment, à partir de la Révolution, réussit-on à décliner la patrie selon son genre féminin ?

La France en tant que personne, dans la littérature du XIX^{ème} et de la première moitié du XX^{ème} siècle, est une figure de l'intimité. Chez des écrivains comme Chateaubriand, Stendhal, Michelet, Anatole France et Giraudoux, elle constitue, plutôt qu'une idée, une image, une réalité sensible. Autant de cas individuels, si l'on veut, mais qui pointent en direction d'une configuration psychique relativement homogène, dans la mesure où chacun, au point de rencontre du moi et de l'Histoire, élabore ou reproduit cette figure féminisée en réplique ou en écho à la question cruciale de la paternité symbolique (régicide = parricide).

Cette représentation ne devra pas être confondue, même si elle l'accompagne, avec l'iconographie républicaine : cette dernière constitue une allégorie et une représentation collective, et son examen relève d'une perspective « phylogénétique » (notre point de vue est davantage « ontogénétique », dans la mesure où l'approche psychanalytique, nécessairement empirique, considère des cas individuels).

Elle ne sera pas non plus confondue avec l'idée de la nation. S'il est vrai que l'anthropologie historique (Ernst Kantorowicz, Michael Walzer²) peut nous éclairer sur les conséquences de cette césure que supposa le régicide (rupture de l'union du roi et de la nation, conçue sur le modèle du mariage mystique du Christ et de l'Eglise, fin de la paternité symbolique), le propre de

² Rappelons pour mémoire ces deux ouvrages fondamentaux : d'Ernst Kantorowicz, *Les deux corps du Roi*, Gallimard, 1989 ; de Michael Walzer, *Régicide et Révolution*, Payot, 1989.

l'histoire, même quand elle explique des ruptures, est de rétablir des continuités (c'est sur les éléments de continuité et les facteurs d'unité du nationalisme français que mettent l'accent les travaux de Raoul Girardet³ et de Guy Hermet). Une représentation comme celle que nous considérons, si indissociable de l'histoire personnelle du sujet, reste sensiblement marquée par des facteurs de déséquilibre et de tension — voir le rôle que joue le *Journal* de Michelet, parallèlement à son travail d'historien — ; elle n'a pas la cohérence d'une doctrine, laquelle fait une part beaucoup plus importante à ce que Freud appelle l'élaboration secondaire.

La littérature, quant à elle, contribue à élaborer une représentation de la France en tant que femme, ou des figures féminines contrastées qui mettent en jeu, voire en question (Stendhal), la « francité » : la France est mère protectrice et souffrante, vierge indomptable, nature matricielle qu'il convient de domestiquer, puissance féminine redoutable. Une figure comme celle de Jeanne d'Arc sera vite conduite, à partir de Michelet, à jouer le rôle de porte-drapeau, mais dans la perspective génétique qui est la nôtre elle n'a pas à être privilégiée, et c'est justement parce que nous écartons les personnages-symboles et les constructions idéologiques trop élaborées que nous réservons les cas de Barrès, Péguy et Maurras. Ce que nous entendons par imaginaire littéraire — imaginaire au sens lacanien, donc constitutif d'un espace narcissique prédisposant au leurre — nous éclaire plutôt sur l'archéologie de notre idée de la nation. Aussi bien nos auteurs sont-ils de bien curieux et suspects « idéologues » dont les élaborations romanesques ou historiques — même dans le cas de Michelet — redoublent et recourent toujours le projet autobiographique et l'écriture du moi. C'est donc, pensons-nous, au point d'articulation de la loi et du désir qu'il convient d'examiner comment émerge, à l'intérieur de cet espace narcissique, l'image de la France comme personne. Cette représentation bordée par le fantasme, typiquement masculine — on se demande ce qu'un écrivain femme aussi « français » que Colette pourrait trouver à dire de « la France » ! —, nous aide à mieux prendre la mesure de la fragilité, de la persistance et du caractère « miraginaire » (Lacan) de nos croyances.

Ce qui réunit en somme nos auteurs, c'est l'émergence d'une conscience d'orphelin et le fait que leurs œuvres se développent comme expansion du moi et métonymie de l'Histoire, par identification à la France souffrante, corps désormais séparé de sa tête. Jusqu'à ce que cette image tende à se dissoudre dans l'humour et la dérision (Anatole France) ou nous conduise, à l'occasion d'une nouvelle déflagration historique, à un point de tension inquiétant (Giraudoux), il s'agit d'abord de *réparer* (au sens kleinien) les blessures réelles ou imaginaires causées au corps de la mère. A cet égard, nous ne pouvons pas ignorer le rôle crucial joué par la mort de la mère chez ces deux

³ On se reportera par exemple à *Nationalismes et nations*, éditions Complexe, 1996.

« égotistes » que furent Chateaubriand et Stendhal, pas plus que nous ne devons sous-estimer l'influence exercée sur Michelet par la maladie de sa mère (relayée ensuite par la mort de sa première femme et par la santé toujours « fragile » d'Athénaïs Mialaret), et le poids que fait peser la mélancolie maternelle sur les œuvres de Giraudoux et d'Anatole France. A défaut d'un Dieu-Père dont l'autorité ne serait pas contestée et dont l'union avec le corps de la nation ne ferait pas difficulté, nos auteurs, en se posant en fils, époux, pères, sauveurs ou victimes, élaborent des œuvres dans lesquelles la France maternelle, la patrie réelle ou la patrie de substitution, reconstituée, dans un rapport régressif de proximité charnelle, l'abri toujours menacé que l'orphelin a fait sien.

La question du nom — le patronyme, le prénom ou le pseudonyme de l'écrivain — nous fournit une autre base commune. Dans des œuvres où l'on peut suivre à ce point, dans un rapport aussi intime, la façon dont se constitue la personne de l'écrivain (Michelet écrit dans la Préface de 1869 : « mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père »), il était fatal que dans cette création continuée qui porte les traces d'un auto-engendrement, la ligne de partage entre l'héritage maternel et la filiation paternelle fût état d'un trouble et vînt buter sur la question du nom, jusque dans l'indistinction des sexes et des générations (fils/père/mère). Comment pourrait-on impunément choisir — à supposer que ce fût son choix personnel — de s'appeler France, quand bien même ce serait pour soutenir un héritage paternel, celui de la librairie France, créée par François-Noël Thibault ? Nous verrons que dans tous les cas considérés — intimité du prénom François-René chez Chateaubriand ; choix d'un pseudonyme à consonance étrangère et invention d'un prénom masculin-féminin à usage intime (Dominique) chez Stendhal ; surdétermination du nom-prénom (petit Michel) chez Michelet ; épiphanie d'un prénom (Jean) préféré à celui de l'état civil (Hippolyte) chez Giraudoux —, nous sommes conduits à une position d'écriture qui s'érige, à des degrés divers et selon des modalités qui restent à préciser, au masculin-féminin. C'est là le prix à payer pour la fragilisation de la paternité symbolique, et l'objet France, quand il s'avoue incertain ou se veut renaissant, se nourrit de cette équivoque.

LES AXES D'UNE METHODE : REPERES ET BALISES

Roman familial

Cette notion ne devra pas être entendue au sens strictement freudien du « roman familial des névrosés » (invention, dans le cadre de la rêverie éveillée, de figures parentales de substitution, au moment où cède l'idéalisation), encore que des traces substantielles de ce phénomène soient repérables dans la matière proprement romanesque (Stendhal, France, Giraudoux). Nous incluons

dans le « roman familial », au carrefour de l'autobiographie et de l'Histoire⁴, les événements et les figures qui, issus de l'Histoire et venus ébranler la sphère du privé, prennent en la pénétrant une teneur fantasmatique : ainsi du prêtre et du jésuite qui, pour Michelet, viennent troubler les rapports entre l'homme et la femme ; mais on pourrait en dire autant des conséquences de la mort de la mère de Chateaubriand qui, pour historique qu'elle soit (et sans doute consécutive à son incarcération sous la Terreur), prend dans l'œuvre la couleur de la culpabilité (Chateaubriand était absent) et détermine tout le projet à venir de « réparation ».

Narcissisme

Si, comme nous le croyons, c'est à partir d'une relation archaïque avec la mère et d'une incertitude de ses frontières que le sujet reconstruit cette image édenique d'un accord avec une nature matricielle — quand bien même il s'agirait seulement, comme chez Anatole France, de protéger un objet sacré toujours manquant —, le narcissisme illimité de la petite enfance (sentiment de toute-puissance et d'auto-suffisance) a beaucoup à voir avec cette absence de limites qui caractérise, chez Chateaubriand, Michelet et Giraudoux, une France que sa mission élargit aux dimensions de l'Europe, sinon de l'univers.

Il a tellement à voir qu'on peut à bon droit le considérer comme étant à la racine de ce qui fait mystère dans l'imaginaire français de la nation, à savoir l'articulation inattendue entre le substrat intime et charnel de la nation et sa projection dans l'universel. Peut-être suffirait-il de substituer à « l'idée nationale » cette notion plus concrète de substrat intime pour mieux comprendre ce qu'affirmait Ernst-Robert Curtius en 1930 dans son *Essai sur la France* :

« Nous voyons qu'en Allemagne, l'idée de nationalité et l'idée d'universalité se sont constamment opposées l'une à l'autre tandis qu'en France elles se sont constamment unies. On pourrait en déduire qu'en France, l'idée d'universalité a été complètement absorbée par la pensée nationale. Rien ne serait plus faux. La réalité si souvent incomprise, et en apparence paradoxale, est la suivante : par l'échange et la fusion de leurs forces respectives, les deux principes ont subi un accroissement de puissance. Toutes les prétentions de l'universalisme ont été transférées à l'idée nationale, et c'est en servant son idée nationale que la France prétend réaliser une valeur universelle. »⁵

⁴ C'est dans une perspective encore plus large, mais pas très différente, apte à décrypter l'inconscient politique de l'époque, que Lynn Hunt intègre la notion de « roman familial » dans *Le roman familial de la Révolution française*, Albin Michel, 1994, pour montrer combien elle pèse sur l'imaginaire révolutionnaire.

⁵ Ernst-Robert Curtius, *Essai sur la France*, édition de l'aube, 1995, pp. 28-29.

Un tel élargissement des frontières, dans son dynamisme même — Chateaubriand retrouvant la France à Jérusalem et jusque dans les forêts ou les déserts d'Amérique, Michelet assignant à la France la mission d'expliquer « le Verbe du monde social » — témoigne du moins de ce que le moi ne se limite pas aux identifications réparatrices du narcissisme, elles-mêmes toujours menacées par le vide. Un idéal héroïque est souvent prêt à prendre la relève du narcissisme.

D'où la nécessité de recourir à une typologie des narcissismes si l'on veut rendre compte de la diversité des formes de cet imaginaire : narcissisme à la fois dominateur et coupable susceptible de se retourner contre le régime chez Chateaubriand — Restauration manquée ! — et qui procède d'une tension particulièrement forte entre le moi et le surmoi ; fantasme stendhalien de toute-puissance, mais fragilisé par l'incertitude spéculaire et pris au piège des identités proliférantes (l'autre sexe, l'autre pays, l'autre langue) ; souveraineté de la vision et de la transfiguration embrassant chez Michelet la nature et la femme dans un voyeurisme sans limites (la « résurrection de la vie intégrale » !) ; position de surplomb contemplative et sceptique chez France, tout occupé à ranimer les objets morts de la culture et de la librairie paternelle dans une discours raffiné et mélancolique ; enfin jouissance du pré-verbal et du pré-objectal chez Giraudoux (calque du narcissisme primaire), obstiné à rétablir avec la France maternelle un échange minimal, dans une œuvre qui se construit comme un objet transitionnel.

Instances parentales et fonction symbolique

Jean-Pierre Richard a bien raison d'écrire qu'« il ne suffit pas sans doute, pour comprendre en profondeur Chateaubriand, d'identifier l'élan révolutionnaire à une poussée émancipatrice et libidineuse ni d'égaliser la royauté à une censure paternelle »⁶. D'abord parce qu'il est bien vrai, sur le plan de l'imaginaire collectif, que le conflit entre la loi et le désir a ses racines, depuis la Révolution, dans le risque que court la nation d'être soumise à une loi désincarnée, à un Etat conçu abstraitement (Hegel, quand il analyse la Terreur, ne dit pas autre chose : impuissance d'un gouvernement particulier, par rapport à l'abstraction de l'Etat, à incarner l'universel). Ensuite parce que le triangle oedipien rend bien imparfaitement compte — sauf peut-être (et encore !) pour Stendhal — de la place que le sujet, pour chacun de nos auteurs, s'assigne dans un système symbolique et social : son insertion dans l'ordre symbolique du langage (où s'articule la loi paternelle) détermine un jeu de figures du désir extrêmement diversifié et recoupe des effets sociaux d'une grande complexité. Enfin cette

⁶ Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Seuil, 1967, p.159.

fonction symbolique ordonne justement avant tout le langage, si bien que la séparation instaurée par cet ordre engendre toutes sortes d'effets sémiotiques. Aussi ne s'agit-il pas, parlant de « la France », d'enchaîner dans un rapport de stricte causalité, la dimension subjective-symbolique et la dimension symbolique-sociale — pour parler comme Julia Kristeva — en gardant les yeux rivés sur l'Histoire. Stendhal appelant son père et sa tante maternelle ses « tyrans », Michelet nous livrant dans son *Journal* le secret de son jeu de bascule entre les exigences de la « nature » et celles de son travail d'historien de la France, Giraudoux dénonçant l'abstraction du langage radical-socialiste et l'accusant d'avoir confisqué le « corps » de la France (avant que Céline ne s'en prenne sur un autre ton à l'abstraction, à la raison, à l'Eglise, à l'École et aux juifs...), voilà autant d'effets d'une économie à la fois subjective et sociale qui met en jeu, selon des angles fort divers, la fonction symbolique paternelle dans son articulation à l'imaginaire de la France.

PILOTIS POUR UNE ANALYSE

I. *De la fracture de la révolution à la restauration : le moi en déshérence des « égotistes » et l'impossible réparation*

Seront mis en parallèle les deux cas si différents de Chateaubriand et Stendhal, qui cependant s'éclairent réciproquement. C'est autour de la perte de la mère (antérieure à la Révolution pour Stendhal, ce qui fait d'elle plus ou moins obscurément une victime de la « tyrannie » paternelle ; consécutive à la Révolution pour Chateaubriand, lequel est tenté de « réparer » son absence et de s'inscrire à nouveau dans une filiation paternelle difficile sinon impossible à assumer) que se nouent les solidarités historiques et le projet de l'écriture : place laissée vacante par l'Histoire, qui fera toujours défaut à Chateaubriand, et que le moi ne peut prendre en charge que dans la vacuité, en tant que part obscure et profonde de l'Histoire ; solidarité « républicaine » chez Stendhal, mais toujours décalée dans le temps, puisque la France de son temps est honnie, que le bonheur privé (des salons nobles et français) le reporte à l'ancien régime et que le modèle « démocratique » à venir (l'Amérique, faire la cour à son épicier) n'est guère en accord avec son obsession la plus profonde, celle d'un « féminisme » hors-la-loi.

CHATEAUBRIAND

De l'*Essai sur les révolutions* au *Génie du christianisme*, il conviendrait de s'interroger sur le sens d'un revirement politique marqué par la césure de la mort de la mère, relayé par la mort du roi, et interprété à la lumière du « roman familial » : la culpabilité et la réparation croisent le leitmotiv de l'inceste avec

la sœur (René et Amélie dans *René*) et attestent d'une position oedipienne fragilisée par l'exil et l'émigration, dialectisée littérairement par un scénario de mort et renaissance au contact de l'Amérique.

La problématique du nom et du prénom joue ici un rôle essentiel: à son patronyme encore inconnu et qu'il n'est plus de mise de faire résonner en 1897, Chateaubriand préfère dès l'*Essai sur les révolutions* la qualité de « Français malheureux », dans une équivalence François = Français qui sera confirmée dans bien des textes (par exemple dans les *Mémoires d'outre-tombe* II, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 860-1).

L'intimisation du prénom va dès lors de pair avec la reconstruction du moi sur des bases plus intimes et fragiles (René = « qui renaît »⁷ s'avère prendre la place d'Auguste, que l'auteur a longtemps cru être son deuxième prénom !) et avec le thème du double tout-puissant ou au contraire chétif et malheureux (Napoléon, Saint Riveul). Sur cette base intime s'établit l'identification du « moi » et de la France malheureuse : « qui périrait de la France ou de moi ? Reverrai-je jamais cette France et ma famille ? » (*Mémoires d'outre-tombe* I, p. 190).

L'équivalence réparation = Restauration détermine la rencontre manquée entre le « moi » et l'Histoire (c'est Chateaubriand qui fait figure pour la France de perte essentielle), tout en s'articulant à la culpabilité et au manque originel. Lui seul, confondu avec la patrie et l'humanité tout entière, aurait pu « réparer », s'il n'avait été marqué par son essentielle vacuité : « Je pouvais être tenté [...], moi, serviteur inconnu, et rejeté des Bourbons, d'être l'appui de leur race, [...] de protéger de ma faible renommée le sang, la couronne et les ombres de tant de grands hommes, moi seul contre la France infidèle et l'Europe avilie » (*Mémoires d'outre-tombe* II, p. 751).

Ce point de tension entre le moi et le surmoi (l'honneur sans cesse remâché de qui est convaincu par ailleurs que la monarchie représentative est le seul régime convenable pour la France) peut s'interpréter également comme une tension entre le sentiment de toute-puissance illimitée (narcissisme) et sa relève sous la forme de l'Idéal du Moi, le moi s'installant dans le vide et le creux de ce point de tension. Comment « réparer » la France dès lors que « la tête de Louis XVI, en tombant, a fait tomber la tête de plusieurs millions d'hommes » (*Essai sur les révolutions*, Bibliothèque de la Pléiade, note p. 337) et que la « monarchie mère » qu'était la monarchie française (la « seule monarchie en Europe », précise la « conclusion de la littérature anglaise ») manque d'une tutelle paternelle pour conduire les peuples vers une éducation libre ?

La France comme personne, c'est la personne même de l'écrivain, impuissant à s'incarner autrement que sur le mode de la négativité, et autour de la-

⁷ Sur ce point crucial de l'intimisation du prénom, nous reprenons les analyses développées par Javier del Prado dans « Moi, métonymie, Histoire », in *Europe* N° 775-776, nov.-déc.1993, pp. 108-118.

II. De la réparation à la résurrection : Michelet entre Œdipe et Freud, ou la nation révélée

Avec Michelet, la question de la légitimité est dépassée : on procède à une légitimation (magistrature de l'histoire) à partir du fantasme (voyeurisme = résurrection). Si le caractère fantasmatique des « thèmes substantiels » micheletistes a déjà été suffisamment établi par l'essai de Roland Barthes¹⁰ et par les travaux de Thérèse Moreau¹¹, l'articulation entre l'Histoire et l'expérience du moi reste à penser, semble-t-il, autrement que comme une simple déclinaison. Comme système, la magistrature de l'historien implique un certain type de rapport pervers à la loi. Comme projet identitaire, l'œuvre de l'historien constituant la France comme personne l'aide à construire et reconstruire sa propre personne d'écrivain. A cet égard, la « substance » (sang, lait, etc.) renvoie à une expérience archaïque (l'abjection) sans laquelle le projet même de l'écrivain et de l'historien (la « résurrection ») ne saurait être compris. Dans cette perspective, l'accent devra être mis sur l'aspect éminemment archaïque de cette expérience et sur l'aspect moderne, hardi, d'une investigation qui peut se lire parallèlement à celle de la psychanalyse : qu'est-ce que la femme ?

L'identification de l'homme à son œuvre et à son objet (la France) est suffisamment établie : « De quoi l'histoire s'est-elle faite, sinon de moi ? De quoi l'histoire se referait-elle, se raconterait-elle, sinon de moi ? » (Préface de 1869). Pour l'éclairer, on partira de l'existence d'un faisceau de surdéterminations onomastiques mettant en jeu le patronyme (Michelet, Millet, Mialaret : curieux « croisements » entre l'ascendance paternelle et maternelle et le nom de la deuxième épouse adorée) et le nom de l'écrivain qui peut par ailleurs s'entendre comme un prénom (rôle du diminutif ; Saint Michel séparant au ciel les bonnes et les mauvaises âmes, ne serait-ce pas Michelet dans sa magistrature de l'histoire ?). On se souviendra également que le « petit Michel » a construit son œuvre à partir d'un travail sur soi destiné à faire revivre le faible, voire le « mort » qu'il était et à le constituer comme personne. Miche-lait ? Cette substance fécondante (ne rions pas trop du rôle que joue chez lui l'alimentation, particulièrement le pain et le lait, dans le processus de « croissance » des êtres et des peuples) pourrait bien s'opposer à la stérilité de la « machine » (cette rencontre onomastique, avec sa teneur fantasmatique, a été signalée par Paul Viallaneix). De même, le peuple de France auquel s'identifie Michelet, et qui n'était à ses origines gauloises que mollesse et blondeur, s'est constitué à partir de quelques rencontres essentielles avec des prénoms (au masculin : Jacques le paysan, puis au féminin : Jeanne la Pucelle) venus ponctuer une identité au masculin-féminin (les « deux sexes de l'esprit »). L'humble Michelet, devenu

¹⁰ *Michelet*, Points Seuil, 1988.

¹¹ *Le sang de l'histoire, Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX^{ème} siècle*, Flammarion, 1982.

grand, a recueilli dans son immense pitié la France à son enfance — le Moyen Age — et a relevé et révélé à elle-même la personne de la « patrie universelle ».

En fait, la réparation s'infléchit chez Michelet en résurrection. La « lettre à Edgar Quinet », qui sert de préface au *Peuple*, montre bien la pertinence du parallèle entre la mère malade et la France malade (« ma mère devient plus malade, la France aussi (Moscou !... 1815...)), et la nécessité de réparer (« moi, je devais tout réparer, tout sauver... »). Mais cette attitude, loin de déterminer une simple régression, s'accompagne de la violence d'un rejet (« je me ramassai sur moi-même [...], je frappai de ma main [...] et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir ») qui est en proportion avec la violence de la chute et donne une idée de la familiarité que Michelet entretenait avec la mort : « moi qui suis mort tant de fois, en moi-même, et dans l'histoire ». La « résurrection » micheletiste doit être comprise comme une résurrection du moi passant par l'abjection au sens où l'entend Julia Kristeva (objet chu et mort du moi), et elle s'étaie d'un certain nombre de goûts particuliers (dissection, fréquentation des cimetières, « inspiration » cherchée dans l'odeur suffocante des latrines). Parallèlement, l'histoire, dans l'accomplissement de l'éternelle « révolution », consiste à se ressourcer dans la mort pour faire revivre des morts (on connaît, dans la Préface de 1833 à l'*Histoire de France*, la comparaison entre les Archives nationales et des « catacombes manuscrites »).

Sacrifiant au devoir de justice de l'histoire, Michelet se fait père et mère pour devenir époux : Barthes a signalé à quel point Michelet se fait « sexe double, géniteur de justice au sein de la grâce femelle ». En fait, c'est tout le rapport de Michelet à la loi (loi du père et loi abstraite / loi naturelle et républicaine), toute l'articulation entre l'histoire et la nature — d'où « l'histoire naturelle » — qui est à réexaminer ici dans le cadre de la perversion, et plus particulièrement du voyeurisme. Car un historien tel que lui, qui s'identifie à la nature (à la mère) tout en prétendant faire son devoir (de père), qui réapprouve la souffrance de l'autre en en exposant les abîmes — et peu importe que ce soit celle de Jeanne d'Arc ou celle de Robespierre —, qui en somme fait voir et entendre (« faire parler les silences de l'histoire », écrit-il) ce que jamais on n'avait vu ou entendu (à propos du XVI^{ème} siècle, en 1856 : « Et la face du siècle restait cachée ; elle n'avait été vue (dans l'ensemble) de nul œil encore »), cet historien détourne la loi dont il dénonce le caractère abstrait, plutôt qu'il ne l'assume. Aussi Michelet se fait-il consolateur des morts et des humiliés — même Louis XVI mourant trouve grâce aux yeux de ce républicain —, mais consolateur intéressé, qui écrit dans la Préface de *L'histoire du XIX^{ème} siècle* : « J'ai donné à beaucoup de morts trop oubliés l'assistance dont moi-même j'aurai besoin ». La même équivoque se retrouve lorsqu'il évoque la patrie : la France, cette « personne vivante » que l'on « touche » et dont il a montré la naissance dans un éblouissement (la fête des fédérations de juillet 1790), l'auteur de *La femme* la montre tour à tour humiliée et exaltée, il la protège et la nourrit comme ferait un père nourricier — d'où l'image récurrente de la poupée, signalée par Barthes.

quelle un seul texte toujours recommencé — ce principe de composition a été bien dégagé par les études d'André Vial et de Jean-Pierre Richard) élabore des signes repassant par les mêmes points (ruminations obsessionnelles) et s'organisant « autour d'un disparaître » (Richard). Personne appréhendée dans son expansion infinie et dans sa propre abolition : « C'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés » (*René*, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 124-125).

STENDHAL

Stendhal et le « Nom-du-Père » (Lacan)... On connaît le goût de Stendhal pour les masques et les pseudonymes (Beyle, Brulard, Stendhal, Dominique) à la torsion des langues et au carrefour des sexes (ainsi Chérubin, prénom du père, est fait sien dans *La vie de Henry Brulard*, *Œuvres intimes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 322 : « Une femme ? une fille ? dit Chérubin. A la beauté près j'étais Chérubin... »). Mais Stendhal s'identifie également à Oreste (thème récurrent dans le *Journal*) : le matricide, manqué de peu dans *Le Rouge et le Noir* sur la figure maternelle de Madame de Rênal, signifierait libération de l'emprise maternelle et promesse d'une seconde naissance qui ouvrirait le sujet vers le pouvoir du père. Toute la difficulté vient de ce qu'Oreste est timide...

Mais voici que la Révolution réactive le « roman familial » de l'enfant dans *La vie de Henry Brulard*, p. 224 : « Ne serais-je pas le fils d'un grand prince, et tout ce que j'entends dire de la Révolution, et le peu que j'en vois, une fable destinée à faire mon éducation, comme dans *Emile* ? » Ainsi s'esquisse une petite mythologie personnelle à l'usage de l'apprenti-révolutionnaire : le parallèle se développe entre la mort du Roi et la mort souhaitée du père, et l'enfant joue à se faire peur avec « mes tyrans », « la tyrannie Raillane », « mon bâtard » (le père !). On pourrait procéder sur ces bases à une réévaluation des traces de « roman familial » dans la fiction romanesque, et l'on verrait ainsi se constituer un entre-deux ou plutôt un va-et-vient heureux entre la France et l'Italie dans *La Chartreuse de Parme* (nouvelle ligne de partage entre l'héritage maternel de Gina et la filiation paternelle française, entre la République et la tyrannie), après l'inversion des signes dont a fait l'objet la décapitation dans *Le Rouge et le Noir* (le « bâtard » qu'est Julien s'offre à la guillotine, et sa tête est érigée en fétiche par Mathilde).

La France demeure dans ces conditions l'obscur objet du désir et du ressentiment stendhaliens : « Je ne sens pas du tout le charme de ma patrie » (*La vie de Henry Brulard*, p. 392), « l'Italie est pour moi la patrie » (*Journal*, p. 979). Dans l'esquisse d'une géographie imaginaire stendhalienne il conviendrait de prendre en compte les Echelles (car la Savoie n'est pas tout à fait la France...), la haine des « villasses » et des « plaines plates », la fascination pour le passage décisif d'une frontière érigée en hauteur (mont Saint-Ber-

nard), pour l'immensité de la mer (le Cotentin dans *Lamiel*) et pour les lieux à la fois abrités et couverts. Parallèlement, et sur un plan idéologique qui se nourrit de l'opposition sécheresse/tendresse commandant l'imaginaire de Stendhal⁸ et qui recoupe en partie l'opposition amour de la gloire (Idéal du Moi) et amour de l'amant, la France est la patrie monarchique détestée (« platitude » du Français actuel) mais secrètement et illégitimement désirée comme la mère interdite qu'on eût aimée républicaine et tendre (*Journal*, p. 867 : « C'est bien ici la patrie monarchique [...], presque rien de tendre là-dedans. Il devait y avoir plus de tendresse dans les républicains autrefois pour leur patrie »), qui est présentement livrée aux « bâtards », mais qu'il ne tient qu'à un bâtard plus hardi que les autres de conquérir. Aussi Stendhal peut-il avouer en 1799 « avoir eu ce désir sincère : ce jeune Bonaparte [...] devrait se faire roi de France » (*La vie de Henry Brulard*, p. 306) et constater à la chute de Napoléon, moitié sérieusement, moitié par défi : « les bâtards doivent être bien contents. La France ne sera jamais heureuse que gouvernée par un souverain illégitime, c'est à dire qui tiennent sa place de la constitution » (*Journal*, p. 1275).

De même que la légitimité impossible était sans doute le maître-mot de l'imaginaire de la nation chez Chateaubriand, l'illégitimité impensable est peut-être le maître-mot de la politique amoureuse d'un Stendhal identifié imaginativement à l'objet maternel et reconnaissant en lui « un enfant point formé, dans toute l'étendue du terme » (*Journal*, p. 642). On pourra montrer comment, dans l'incertitude des frontières caractéristiques du narcissisme, Stendhal, parti du mauvais rôle du « babilan » Octave (*Armance*), réserve ensuite à des viragos (Mathilde) ou à des étrangères (Gina) le soin d'incarner son idéal héroïque, et en vient enfin, lorsqu'il décide de focaliser un récit sur une héroïne française (Mélanie-Lamiel), à élaborer le scénario d'un amour au féminin hors-la-loi (plan pour la fin de *Lamiel* : amour véritable avec le hors-la-loi Valbayre, incendie du Palais de Justice) tout en découvrant le lesbianisme de celle qui le lui a inspiré (c'est l'hypothèse d'Anne-Marie Meininger⁹). En retournant sa haine contre le tyran, en prenant la monarchie à la « tête » ou à la « racine » (comme il est dit dans le *Journal* p. 504), Stendhal se condamnait soit à rêver la France en la déplaçant et en la greffant sur l'Italie, soit à redécouvrir dans une Française pleinement héroïque — projet dangereux et voué à l'échec — l'idéalisation phallique.

⁸ Voir l'étude que Jean-Pierre Richard consacre à Stendhal dans *Littérature et sensation*, Seuil, 1954.

⁹ Dans sa préface à l'édition Folio, 1986, p. 29, Anne-Marie Meininger signale cette phrase de la *Correspondance*, datée du 16 octobre 1840, et qui s'applique vraisemblablement à Mélanie, le modèle anagrammatique de Lamiel : « Je ne puis travailler à rien de sérieux for this little gouine ».

Michelet-Œdipe avance en direction de l'énigme redoutable de la féminité. Œdipe seul avait osé jeter son regard dans les profondeurs insondables de la nature en prenant le risque de l'inceste, et Michelet s'identifie en plus d'une occasion à Œdipe. Enigme redoutable, car la femme est supérieure à toute loi civile et radicalement hors-la-loi (c'est ce côté hors-la-loi qui fascine l'écrivain dans *La sorcière*), et de fait, à mesure que la France se développe et prend conscience d'elle-même, elle redevient nature et se féminise, ce qui crée les conditions d'un progrès mais en même temps d'une émancipation inquiétante. On comparera ici l'investigation sexuelle feudienne et l'investigation voyeuriste et naturaliste de Michelet (celle du *Journal*), pour apprécier quelles parades l'historien a inventées pour poursuivre sans danger son investigation. De même que Freud jugulait sa peur en proclamant la prévalence du phallus et en découvrant chez la femme « l'envie du pénis » (on songe sur ce point aux analyses très critiques de Luce Irigaray et de Sarah Kofman¹²), de même Michelet s'invente la nécessité de protéger la femme contre elle-même — préoccupation légitimée par la « sensibilité nerveuse » d'Athénaïs Mialaret — en l'enveloppant et en la contrôlant comme ferait un confesseur doublé d'un médecin. A cet égard, la France est pour Michelet une femme rétablie dans ses droits inaliénables, mais une femme humiliée, toujours souffrante, qu'il convient d'envelopper dans la Pitié.

Dans une perspective plus historique, il faudra se demander si un tel détournement de la paternité symbolique, avec son point d'appui dans le fantasme, ne contribue pas à fragiliser le mythe pourtant vigoureux qu'il contribue à mettre en place. Après le désastre de Sedan, l'histoire selon Michelet se survit difficilement à elle-même, et les doctrines du nationalisme n'auront de cesse de poser la question cruciale de l'incarnation et de la loi.

III. *Les répliques Troisième République : des blessures anciennes ravivées, la difficulté d'une transmission*

Après la perte de l'Alsace-Lorraine, qui équivaut à une mutilation du corps de la nation, Renan, rappelant que le roi de France avait été « le type idéal d'un cristallisateur séculaire », pose ainsi cette question en 1882 : « C'est la gloire de la France d'avoir, par sa révolution, proclamé qu'une nation existe par elle-même. Nous ne devons pas trouver mauvais qu'on nous imite. [...] Mais qu'est-ce donc qu'une nation ? [...] Comment la France persiste-t-elle à être une nation, quand le principe qui l'a créée a disparu ? »¹³.

¹² Le parallèle entre Michelet et Freud est suggéré dans le livre cité de Thérèse Moreau. Pour un point de vue psychanalytique féminin très critique sur la « sexualité féminine » selon Freud, on se reportera à Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Minuit, 1974, et à Sarah Kofman, *L'énigme de la femme*, Galilée, 1980.

¹³ Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882, recueillie dans *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, Presses Pocket, 1992, p. 43.

Les œuvres d'Anatole France et de Jean Giraudoux, qui par ailleurs n'ont pas rompu le lien avec Michelet et l'idéologie républicaine, mais qui sont marquées à des titres divers par la mélancolie, illustrent la difficulté à constituer un héritage matériel et transmissible à partir de la paternité symbolique. Le narcissisme blessé, l'ironie quelque peu cynique ou le détachement esthétique (France), l'attachement à l'image d'un corps sublimé mais toujours menacé de dépérissement (Giraudoux) pourraient bien, hors des voies toutes tracées des nationalismes, être les traits dominants de cette époque. Pour maintenir cet héritage dérisoire ou usurpé (la Révolution chez France), pour éviter qu'une parole non fondée ne fasse de ce corps sublimé qu'est la nation un pur symbole (Giraudoux), un point d'équilibre est nécessaire, que chacune de ces œuvres s'emploie à trouver, au croisement de l'héritage maternel et de la filiation paternelle.

FRANCE

L'œuvre d'Anatole France, l'écrivain français préféré de Freud, qualifié de « psychanalyste » par Ferenczi en 1911¹⁴, se présente comme une œuvre venue de l'enfance, tournée vers le passé, et qui cherche une « consolation ».

Le cas de « Monsieur France » illustre jusqu'au vertige le point de croisement de la problématique du nom et de l'héritage révolutionnaire. France, le diminutif du prénom du père (François), s'est trouvé accolé à Noël (Anatole !) parce qu'il était né un 25 décembre, et transmis à Anatole avec le dépôt de livres de la librairie « révolutionnaire » de son royaliste de père (librairie France). S'est ainsi transmis l'amour charnel des livres, de l'écrit, des antiquités et de l'époque précédant la Révolution, mais c'était sans doute là un héritage trop lourd en tant que paternel et toujours suspect, comme l'érudition, de facticité et d'usurpation (Anatole conservera pendant longtemps le goût des emprunts, des pastiches et du pseudonyme). Chez cet écrivain mal à l'aise avec son enfance et qui dit du héros du *Livre de mon ami* : « c'est un innocent que j'ai perdu », cette inscription équivoque au carrefour de l'héritage maternel (prénom, noyau de l'intimité) et de la transmission du Nom-du-Père introduit une division dans le moi favorisée de surcroît par l'hypersensibilité mélancolique maternelle et les idéaux héroïques paternels. France se détournera de l'introspection, abandonnera la librairie paternelle, revendiquera la « médiocrité » pour se multiplier dans des doubles sceptiques et indulgents, mais maintiendra finalement l'héri-

¹⁴ Sur cet intérêt porté à Anatole France par Freud et Ferenczi, on se reportera à la préface de Georges Londeix aux nouvelles réunies sous le titre *Anatole France. les fous dans la littérature*. Le Castor Astral, 1993. On méditera en particulier sur cette phrase de Ferenczi : « Il est consolant pour nous, psychanalystes, qui connaissons en nous-mêmes et en nos patients ce même mélange de « perversité » et de vertu, de compter parmi les nôtres Anatole France ».

sacre la confiance dans le spontanéisme anarchique et quelque peu hors-la-loi de la nation féminisée...

Dans le champ du privé (économie subjective et amoureuse), Giraudoux entend maintenir avec la femme — puissance redoutable dont il perçoit avec acuité le caractère hors-la-loi — un échange régressif et minimal (le meilleur de son œuvre remonte aux sources d'une relation préverbale et pré-objectale). Mais dans le champ de la politique, cela conduit ce « radical » à être en proie à d'étranges adhérences et à faire de la France une sorte d'hypostase narcissique (celle-ci s'incarne dans un gentilhomme terrien de bonne souche, Fontranges, opposé en toute « innocence » au juif Moïse dans *Eglantine*). Les blessures narcissiques avivées par la défaite de 1940, la menace pesant sur l'intégrité du corps de la nation font apparaître dans les derniers écrits un point de tension insurmontable entre l'Idéal — la mission, assignée à la France, d'être « l'embêteuse du monde » — et la situation réelle d'un corps souffrant et malade qui court désormais le risque de ne plus s'incarner. Insurmontable, à moins qu'on ne cède, comme dans certaines pages de *Pleins pouvoirs*, à une dérive racia-

CONCLUSION

Il revenait à Céline, sur le versant « abject » d'un narcissisme rivé à la phobie (Julia Kristeva¹⁷), de révéler l'envers de haine et d'abomination qui reste attaché à ce spontanéisme anarchique de la nation féminisée : imaginaire à la dérive, tristes fantasmes d'une triste époque... Serait-ce là la face obscure du triomphalisme micheletiste ? Il est pour le moins troublant que l'expérience de l'abjection apparaisse comme le fonds commun, chez Michelet et Céline, d'une sacralisation de la personne nationale. Faut-il penser que ce qui fait si violemment retour chez le second n'est rien d'autre que ce que le *Journal* du premier endiguait soigneusement dans la sphère de l'intime — quand, différant sa jouissance, Michelet entourait le corps « souffrant » d'Athénaïs d'attentions plus que suspectes — pour le canaliser ensuite sous l'espèce d'une nature toujours sublimée par l'écriture (*L'oiseau, La mer, La montagne*) ? Sur ce dernier versant pourtant, celui de l'histoire naturelle, quelque chose s'est transmis grâce à l'œuvre pédagogique de la III^{ème} République : la « leçon de choses » de l'enseignement primaire, spécialité si française, a sans doute recueilli l'essentiel de l'histoire naturelle à la Michelet pour la raccorder à l'instruction civique. Dans une certaine mesure, un même fil court qui relie les *Histoires naturelles* de Jules Renard aux œuvres de Colette et de Francis Ponge, et ces produits poétiques au-dessus de tout soupçon, s'ils portent indiscutablement la marque d'une exaltation du sensible conforme aux enseignements de l'école, se

¹⁷ On se reportera aux chapitres consacrés à Céline dans *Pouvoirs de l'horreur, Essai sur l'abjection*, Seuil, 1980.

passent fort bien — à quelques dérapages près chez Ponge, dans la mesure où ce dernier est parfois tenté de faire de la langue française elle-même une hypostase narcissique¹⁸ — de tresser des guirlandes autour de la substance pleine et heureuse de la nation. Ils se contentent de faire l'inventaire plutôt jubilatoire de nos possessions. Peut-être faut-il se louer de ce que notre époque, plus modeste, ne puisse plus se vouer qu'à la tâche que Barthes appelait de ses vœux : « dire le malheur et le bonheur d'être Français » (*Roland Barthes par lui-même*)...

¹⁸ Des traces d'un tel phénomène sont repérables dans *Pour un Malherbe*, Gallimard, 1977.